

## Journées de l'Entrepreneuriat Culturel et Créatif – 2015 – Lyon

*Allocution de synthèse*

*Christian BERGER – Directeur de Solid'arté – Jeudi 26 mars 2015.*

Bonsoir.

Nous sommes jeudi 26 mars, il est 17h30, et j'ai le plaisir de voir dans la salle des visages de celles et ceux qui étaient déjà présents, en début de semaine, lundi matin, à 9h30 pour être précis, dans l'exercice difficile et inattendu consistant à présenter en trois minutes leur projet et être sous le feu roulant de questions d'experts sélectionnés par Géraldine DALLAIRE, Présidente de l'ADECC, et organisatrice de la 5<sup>ème</sup> édition des Journées de l'Entrepreneuriat Culturel et Créatif.

Cette édition 2015 est inscrite dans une programmation nationale, celle du forum Entreprendre dans la culture, qui se tient à Paris entre les 25 et 27 mars, et des déclinaisons de Strasbourg, Lille, Toulouse, Aix-en-Provence et Montpellier, l'ADECC faisant d'ailleurs partie du comité de pilotage de cet ensemble national, je tiens à le souligner.

Je voudrais d'abord parler des porteurs de projet. J'en ai rencontré certaines et certains dès lundi matin et j'ai pu les suivre, pendant quatre jours. Nous avons eu avec eux beaucoup de diversité. Une diversité de projets, une diversité de posture, une diversité de regard, une diversité d'expression du projet, de questionnement sur le projet. Par ailleurs, j'ai trouvé particulièrement intéressant que nous soyons proches de ces porteurs de projet, et cela très rapidement, sous la forme de temps d'échange formalisés, que ce soit lors des ateliers, que ce soit par des apports de contenu, que ce soit par les lunchs-conférence qui ont permis d'échanger autour d'un rapide sandwich et dans une proximité moins formelle.

Ces porteurs de projets, comment les ai-je entendus, vus et ressentis ? Eh bien, je les ai sentis s'interroger, je les ai vus être interrogés, je les ai vus dans la réflexion, j'en ai senti certains dans le doute, dans le questionnement, tout au long de leur parcours de création ou de leur parcours de développement. Et ce matin par une sorte de juste retour des choses, ils ont travaillé en atelier collaboratif, ont réfléchi, produit du contenu, et sont venus en rendre compte tout à l'heure. Il me paraissait important de dire que cet aller-retour participatif était tout à fait intéressant, tout à fait positif.

Je ne reviendrai pas avec précision sur les questions de contenu. Notamment, je ne rappellerai pas la liste des intervenants sur les différentes séances.

Dans les grandes lignes, nous avons entendu un contenu juridique, et si j'ai bonne mémoire, il a principalement été dit que la question du statut, par exemple, était peut-être une fausse question parce que bien souvent le statut est une conséquence. Il est la conséquence de faits qui se produisent.

Nous avons eu des apports de contenu au niveau financier, et là aussi, peut-être, nous avons pu les uns et les autres percevoir des approches différentes, à travers d'une part des outils qu'on peut objectiver, des outils financiers pour analyser, pour construire son Business Model Canvas, sa gestion prévisionnelle, son étude de marché, et d'autre part la question des moyens, ceux dont je dispose en tant que porteur de projet, et les réalisations que permettent ces moyens. A ce sujet j'ai entendu tout à l'heure pendant que nous déjeunions une phrase qui a accroché mon oreille, « comment je peux faire pour... ». Il m'est alors venu cette autre formulation « qu'est-ce que je peux faire avec... ». Deux postures différentes, donc, intéressantes l'une et l'autre, avec sans doute, dans la démarche entrepreneuriale, des intermédiaires possibles entre ces deux postures.

Nous avons eu des interventions sur la communication, sur le « comment je me positionne », « qu'est-ce que je dis de mon produit, de ce que je suis », des apports sectoriels aussi, notamment à travers les lunchs, sur les arts vivants, sur les industries culturelles, sur les arts visuels, sur le milieu du disque, des apports sous forme de témoignages, des tables-rondes, des conférences, animées par des opérateurs, par des acteurs de terrain, qui ont eu l'occasion de se découvrir, de se redécouvrir, de trouver un peu de temps et d'espace pour échanger, et j'ai aussi trouvé cela intéressant.

Nous avons entendu des mots.

Entrepreneuriat, entrepreneur, entreprise, entreprendre, entreprenant, que peut-être nous n'avons pas encore pris le temps de définir.

Des mots tels que « accompagner, accompagnement », qui continuent de poser question, parfois, et d'interroger.

Des listes longues de structures qui s'appellent Couveuses, Coopératives d'Activité et d'Emploi, Pépinières, Incubateurs, Clusters, Grappes, Associations, SARL, SCOP, SCIC. Cela ne semble pas simple, mais quand nous les avons découvertes, lorsque quelqu'un nous en a parlé, c'était pour nous dire « on est arrivé à ça », c'était pour nous dire « voilà ce qu'on a construit ». Nous avons construit un incubateur, nous avons monté une SCOP, ou bien nous sommes passés d'une association à une SCOP.

Nous avons entendu des phrases.

« On vit l'entrepreneuriat ». Ça c'était cet après-midi. Il me paraît intéressant de dire ainsi qu'on n'est pas forcément entrepreneur, qu'on n'a pas forcément cette caractéristique dans les gènes, que cela s'apprend, peut-être, ou peut-être pas, mais en tout cas ça se vit. Un autre jour, j'ai entendu « l'entrepreneur c'est celui qui transforme son environnement », et je me dis qu'il n'y a pas forcément besoin d'être structuré juridiquement et d'avoir un expert-comptable pour transformer son environnement.

Ces contenus, j'espère que vous, porteurs de projets, les avez partagés, que vous les avez appréhendés jour après jour, que vous avez eu la possibilité d'y réfléchir, et de faire mûrir vos pensées.

A mon sens, nous avons finalement connu pendant quatre jours une présentation de beaucoup de diversités qui se sont exprimées, de réalités qui ont pu être partagées, ou pas,

d'ailleurs, car on n'est pas obligé d'avoir tous la même idée et la même façon de considérer l'entrepreneuriat dans son ensemble et l'entrepreneuriat culturel dans sa spécificité.

On peut ainsi avoir une posture d'entrepreneur culturel avec une vocation sociale et solidaire, on peut aussi avoir une posture d'entrepreneuriat culturel qui n'a pas de vocation sociale et solidaire. Il est des valeurs et des pratiques qui réunissent, qui rassemblent, il en est d'autres qui différencient, qui identifient et je crois que c'est tant mieux. Ceci n'est d'ailleurs pas forcément si tranché et la complexité est peut-être d'avoir des chemins de traverse entre deux pôles, et d'imaginer que ce n'est pas une pièce à deux faces, mais plutôt une sphère.

Alors je souhaite ce soir partager avec vous ma vision de l'entrepreneuriat culturel en 2015, par quelques réflexions sur la question des économies artistiques et culturelles, et en particulier sur l'idée d'*économisation* de la culture.

De l'acte de création à l'accès au produit culturel, au bien culturel, que ce soit un produit très physique, très consommable, ou que ce soit un bien d'expérience, il existe des processus de mise en circulation économique de ce bien.

Si, entre cet acte créatif et cet acte de consommation du bien culturel, d'accès au bien culturel, il existe de l'économie, elle est sans aucun doute quantifiable. Mais ceci dit, je revendique aussi le fait que quand j'appréhende ce bien culturel ou bien quand je le consomme, je ne souhaite peut-être pas que soit quantifiée la façon dont j'y accède, et je revendique le fait que quand je crée, je ne souhaite peut-être pas que soit quantifiée la façon dont je crée. La dimension économique du secteur culturel n'est plus questionnée, nous dit-on. Très bien. Le secteur culturel est créateur d'emploi, créateur de croissance, très bien, puisqu'on cherche de l'emploi et de la croissance.

J'ai pourtant l'impression que nous sommes dans le danger de subir cette lecture économique du secteur. Je dis « oui défendons le quantifiable et le poids économique sur le PIB pour légitimer l'ensemble, pour dire que l'ensemble peut fonctionner ainsi ». Je pense que ce qui est quantifiable doit en effet être quantifié, que nous devons, dans le secteur culturel, nous donner les moyens de cette mesure de l'économie, et les exemples donnés encore cet après-midi, des exemples de pôles territoriaux de coopération économique, à travers ce qui est collectif, ce qui permet le partage, ce qui permet la collaboration, montrent bien la dimension économique, la dimension entrepreneuriale, et j'appellerais volontiers l'entreprise classique, oui volontiers, à venir voir les entreprises culturelles, je l'appellerais dans le seul but de lui faire constater que les entreprises culturelles sont spécifiques, qu'elles ne relèvent pas de l'entrepreneuriat traditionnel, et que nous pouvons en être des spécialistes y compris pour ce qui est quantifiable et économique.

J'ai entendu tout à l'heure, lors de la première table ronde, « on est parfois réfractaire à l'entreprise ». Nous pouvons essayer, certains d'entre nous peuvent essayer, justement, de ne pas être trop réfractaires à l'entreprise, d'aller discuter avec l'entreprise classique, et voir ce que nous avons en commun en tant qu'entrepreneur. Oublions les termes, oublions les filières, voyons ce que nous avons en commun et voyons ce que je défends en tant qu'entrepreneur culturel ce que je défends de différent de votre fonctionnement, et reconnaissez la spécificité de mon entreprise.

Si je dis cela, c'est que j'ai l'impression que depuis 10 à 15 ans, l'économie sociale et solidaire a réussi à le faire, puisqu'elle s'inscrit désormais dans les textes de loi. Si l'ESS

s'inscrit dans la loi, c'est qu'elle a revendiqué des spécificités et qu'elle a cherché à être reconnue pour celles-ci.

Voilà en quelques mots ma pensée.

Nous sommes presque au bout de cette synthèse, et cette pensée je l'aurai encore dans le train demain matin car j'irai assister à Paris à la troisième journée du Forum et j'aurai sans doute l'occasion de dire ce qu'il s'est passé à Lyon, dire comment cela s'est passé, dire ce à quoi nous pensons, de quoi nous avons envie, et sur ce sujet je dirai, ne serait-ce qu'en mon nom propre, que je souhaite qu'en région Rhône-Alpes, et Auvergne dès le premier janvier 2016, il puisse y avoir suffisamment d'opérateurs très différents les uns des autres qui aient envie de s'attaquer à cette question de ce que l'entrepreneuriat culturel a de spécifique, ce qu'il a à défendre, de quelle façon il peut l'affirmer politiquement, l'affirmer économiquement, de telle façon qu'il prenne sa place au milieu des Chambres de Commerce et d'Industrie, des Chambres de Métiers et de l'Artisanat, des Chambres de l'Economie Sociale et Solidaire, des Chambres de l'Agriculture, qu'il prenne sa place par une toute naturelle Chambre de l'Entrepreneuriat Culturel que pourrait épauler un Observatoire des Economies Culturelles.

Je voudrais cependant terminer par une anecdote personnelle qui m'est revenue à l'esprit quand la dernière intervenante a parlé de Tanger et du Maroc, sur les autres façons de procéder, à l'étranger par exemple.

Il m'est revenu un souvenir.

A l'été 2003, je suis retourné, à Khartoum, au Soudan, où j'avais vécu auparavant, avec un ami bassiste, étant moi-même guitariste. Nous y avons rencontré un grand artiste de la chanson, Omar Ihsas, qui nous a proposé de travailler deux chansons pour un concert de promotion. Je précise qu'Omar Ihsas, qui est un auteur-interprète soudanais, est sans doute le premier à avoir alerté, en chanson, sur la situation du Darfour dont il est originaire, et qu'en plus de tournées internationales, au Moyen-Orient, mais aussi en Angleterre, il fait fréquemment les mariages pour gagner sa vie. C'est une des réalités artistiques du pays. Nous avons répété au club des musiciens, mais ce jour-là il n'y avait pas d'électricité, ce qui était fréquent à l'époque à Khartoum, et l'est peut-être encore. Alors nous n'avons pas pu brancher les amplis, et l'on n'entendait pas plus la basse électrique que la guitare. Nous avons malgré tout travaillé avec les musiciens d'Omar Ihsas, et lorsque celui-ci nous a invités à monter sur scène, deux jours après, nous avons fait le travail demandé. C'est une autre façon de procéder dans la diffusion du spectacle vivant, c'est la façon du bord du Nil, à Khartoum, capitale du Soudan, au sud de l'Egypte. Je me suis rappelé cela avec une pointe d'émotion, et c'est un souvenir que je garde encore, le souvenir de conditions de répétition et de jeu qui étaient ce qu'elles étaient, et j'espère que ce concert de promotion lui a vraiment servi.

Voilà, en ce qui me concerne, mon mot de la fin, pour ces Journées de l'Entrepreneuriat Culturel et Créatif 2015.

Merci à vous.

